

Mathilde Leleu - 2020



# Le hameau du Pouget

Une histoire cévenole



## - Avant-propos -

**J**e suis arrivée au Pouget par hasard, si tant est que le hasard existe. J'ai marché sans savoir où j'allais jusqu'à ce petit village isolé, niché quelque part dans les montagnes cévenoles. La route était une impasse, impossible d'aller plus loin. Le panneau du Pouget marquait la fin d'un voyage. Et le début d'un autre.

Le hameau semblait dressé là depuis des millénaires. Il avait les mêmes teintes que la nature qui l'entoure, du vert, du gris pâle, de l'anthracite et des reflets orangés. La roche était partout, malmenée par des ronces aventureuses et quelques fleurs sauvages. Le village était vide, silencieux. Comme s'il retenait son souffle. Comme s'il attendait une prochaine visite. Comme s'il m'attendait moi.

Et puis il y eut ce vieil homme, le hasard d'une rencontre et la douceur d'un récit qui, avec d'infinies précautions, réveille les souvenirs. Il n'a rien dit de lui ou presque, confiant seulement :

**« Nous ne sommes rien d'autre que les témoins  
d'une histoire bien plus vaste. »**

Parce que j'avais le temps et lui aussi sans doute, l'homme m'a parlé du rapport tourmenté des Lozériens avec leur terre, de leur amour teinté d'aversion, de leurs abandons, de leurs élans de reconstruction. Il m'a fait le récit de ces existences faites de travail, d'isolement et de traditions, des habitants du Pouget au temps de la ruralité, de l'âge d'or des châtaigneraies, de l'exode rural, puis de la guerre d'Algérie et de la construction européenne. Ainsi j'allais découvrir que les aléas de la grande Histoire avaient eu un écho jusqu'à ce petit lopin de terre où je m'étais arrêtée.

Parce que la mémoire du Pouget est riche, surprenante, pleine de visages, il fallait la partager. C'est une histoire qui réveille du passé des femmes et des hommes, comme autant de bâtisseurs de l'ombre qui font que le Pouget résiste depuis si longtemps au temps qui passe.

De quoi - peut-être ? - faire que le Pouget soit plus qu'un simple lieu de passage, plus qu'un décor silencieux ou qu'un vague souvenir de vacances. Que ce nom puisse résonner dans les mémoires comme celui d'un lieu doté d'une parole, et d'une âme.

Qu'à votre tour le Pouget vous charme  
et vous inspire,  
comme ce fut mon cas il y a déjà bien longtemps.



## - Rencontre -

**J**e devais rejoindre les autres trois jours plus tard. Déjà une semaine que nous marchions ensemble, que nous mangions ensemble, dormions ensemble, rêvions ensemble. A présent que nous abordions les Cévennes, j'avais eu envie de prendre mes distances. Ils ne s'en étaient pas offusqués. Ils savaient combien la solitude m'était parfois nécessaire, qu'à tout moment la sauvageonne en moi risquait de s'éveiller, aspirant à un silence complet. Il ne s'agissait pas vraiment de les quitter, mais plutôt de me permettre à moi de me retrouver. Pour cela, ce décor nouveau de collines rocailleuses et de forêts ondoyantes semblait idéal.

Je leur avais cédé ma carte IGN. L'idée n'était plus de suivre un itinéraire mais plutôt de louvoyer d'un sentier à un autre au gré des envies. Trois jours de liberté totale. C'est comme ça que par hasard, un matin de septembre, j'ai mis les pieds au Pouget. J'avais traversé Villefort dans la matinée (petite bourgade au croisement de l'Ardèche, du Gard et de la Lozère), acheté une baguette et de la tomme de brebis avant de sortir du bourg et d'attaquer un raide sentier de schiste qui semblait monter jusqu'à la crête. J'ai quitté une sombre forêt de sapins pour une forêt plus lumineuse de bouleaux et de châtaigniers. J'ai marché quelques kilomètres encore et débouché sur un éperon dégagé où quelques maisons de pierres s'élevaient. J'en dépassai une, puis une autre, cherchant des yeux un point d'eau pour remplir ma gourde. Midi approchait. J'avancai doucement, saisie par le recueillement des lieux, les oreilles à l'affût du moindre timbre de voix, d'une présence. Mais le village se dressait, d'une langueur minérale, en silence. Ses hauts murs de granit s'entremêlaient sans qu'on puisse distinguer où commençât l'un et où s'achevât l'autre. J'observais les lignes irrégulières des toits de lauze typiques du coin, imaginant les Hommes qui, sans doute il y a fort longtemps,

les avaient ajustées une à une avec l'adresse et la patience qui caractérisent si bien les Cévenols.

Les nuances infinies de gris du village n'avaient rien d'inhospitalier. Au contraire, elles rendaient le rose des bruyères plus rose encore, les fleurs des genêts un peu plus lumineuses. Les lavandes avaient été fraîchement taillées. Il y avait de la vie ici. Pourtant, errant au hasard des ruelles, je ne croisai personne. Je me suis hissée sur un muret de schiste, respirant à pleins poumons l'air frais de la montagne.

C'est là que je le vis.

Il était assis à l'ombre d'un châtaignier, au bord d'un grand bassin d'eau fraîche. Son dos était courbé, enveloppé dans une chemise de laine épaisse. Sa nuque était voilée par de longs cheveux gris qui dansaient sous le vent. Il était immobile, figé comme la pierre sur laquelle il était appuyé. Je me suis approchée sans faire de bruit, ne voulant interrompre ce qui devait être un moment de profonde méditation. Ou peut-être dormait-il ? L'homme décela ma présence aussitôt. Il pivota son corps lentement, comme un vieux mécanisme rouillé, levant ses lourdes paupières sur moi. Rien ne s'agita dans son regard clair. L'inconnu ne semblait ni surpris de me voir, ni intrigué. J'avais plutôt cette impression étrange que ce paisible vieillard



*L'inconnu ne semblait ni surpris de me voir, ni intrigué.*

du bout du monde, m'attendait.

« Bonjour ! »

ai-je lancé plus brusquement que je n'aurais voulu, allongeant mes fidèles guiboles à quelques mètres de là. Raclement de gorge.

« Salut petite. »

Le silence à nouveau enveloppa sa vieille carcasse. Sonnée par le soleil, je n'avais ni le goût ni l'énergie d'entamer la conversation. J'ai extirpé mon pique-nique de mon sac, sondant le vieil homme du bout de l'oeil. Ses mains étaient épaisses, noircies par la terre, et celle de gauche reposait lourdement sur un bâton de bois arqué. Ses cheveux blancs encadraient un sourire immobile. La peau du visage était sombre, gondolée, flétrie par le soleil. L'ancien respirait fort. Quel âge pouvait-il avoir ? Soixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt dix ? Après tout, quelle importance ?

J'ai fermé les yeux, savourant la brise qui caressait mes joues. Le clapotement régulier de l'eau délivrait une musique douce, presque somnolente. Je ne saurais dire combien de temps nous sommes restés là, lui le vieillard avare de paroles, moi l'aventurière fatiguée. J'ai rouvert les yeux sur ce décor qui semblait l'avoir entièrement absorbé. En face de nous, les ondoyantes forêts de sapins faisaient corps, dansant sous le vent d'un même élan. Le Mont-Lozère les dominait superbement. Vingt mètres au-dessus de nos têtes, deux faucons semblant se quereller tournoyaient dans les airs. Le moment était comme suspendu, hors du temps. Sa voix rocailleuse me fit sursauter.

« On dirait que tu as du temps mon enfant ? »

a-t-il glissé, toujours accroché à ses montagnes. Et, sans attendre une réponse :

« Je vais te raconter une histoire. »

## - Confidences -

**S**on regard s'est attardé sur moi. Il souriait, l'œil tendre. Sous ses sourcils broussailleux, ses yeux bleu iceberg étaient cernés de rigoles, comme des lits de rivières asséchés par le temps.

« Tu crois que nous sommes seuls ici, que le village dort ?  
Tu crois que le Pouget a toujours été ainsi, paisible et silencieux ? »

Le vieux avait visé juste, je peinais à croire que le village avait un jour abrité autre chose que ce calme absolu. Je n'ai pas osé le dire. Son récit démarrait juste et je sentais déjà qu'aucune de ses questions n'appelait de réponse. Ses mots avaient la douceur des rêveries lointaines et moi, me sentant tout à coup toute petite, j'étais prête à écouter, regarder, apprendre. J'avais en effet tout mon temps, et mon sandwich bien serré entre les mains réanimait l'énergie qui m'avait peu à peu quittée. Mon voisin a levé un bras qui semblait peser sacrément lourd et, pointant sa canne biscornue droit devant :

« Regarde sous tes pieds. Ici et durant tout l'automne, tout le village s'activait pour ramasser des châtaignes. Ma grand-mère a fini sa vie pliée en deux de ces années passées à glaner les fruits au sol. C'était un dur labeur. »

J'ai repensé au livret parcouru à l'Office du tourisme de Villefort le matin même. Il disait que la châtaigne était ici la reine des cultures et qu'elle aurait été introduite en Cévennes dès le X<sup>e</sup> ou XI<sup>ème</sup> siècle. Je me suis enhardie :



« Si c'était si pénible, pourquoi cultiver des châtaigniers plutôt que des céréales ou des légumes ? »

Le vieux paraissait amusé par mon ignorance.

« Ah petite, c'est que nous n'avions pas le choix ! Le blé demande beaucoup de place. Ici, contrairement aux vallées, notre terre est pentue et nos espaces de culture très étroits. Le châtaignier lui, est un arbre solide qui s'adapte à l'altitude et s'accommode de notre terre pleine de schiste et de calcaire. »

J'ai observé les étroites terrasses (ou faïsses) qui s'étalaient sous nous, à flanc de montagne, essayant d'imaginer cette grand-mère courbée à ramasser les châtaignes. Partout, des murets de pierres retenaient la terre, striant le paysage à l'horizontal. Les Cévenols étaient des gens têtus. Puisque la nature ne leur offrait que peu d'espace, ils les avaient créés !

Au loin, perdue entre les arbres, je distinguai une petite maison de pierres à moitié effondrée.

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? », demandai-je.

« C'est ce qu'on appelle une clède, un séchoir à châtaignes. Car les châtaignes fraîches conservent mal. Alors nous étalions notre récolte à l'étage tandis qu'en bas, nous allumions un feu avec des feuilles séchées que nous venions entretenir à tour de rôle. Ça durait des semaines. La châtaigne faisait partie de la famille ! Elle nourrissait nos bêtes, et nous aussi. Ah... les affachada » dit-il avec un accent espagnol.

« Les quoi ? »

Le vieillard s'est tourné vers moi, pétillant.

« Le soir nous nous réunissions autour du feu avec toute la famille. On faisait griller les châtaignons qu'on trempait dans du

**lait. J'en ai encore le goût sur les lèvres... »**

J'imaginai le tableau. Une grande pièce mal éclairée, un peu froide, où les silhouettes se serrent autour du feu. La mémé remuant les braises, le pépé se servant un verre de clinton (le principal cépage des Cévennes aujourd'hui interdit), les enfants se bousculant pour avoir leur ration de châtaignes grillées. Un moment où les bulles de vie fusionnent autour de la cheminée et de ce fameux fruit qui avait permis à des générations entières d'échapper à la famine quand la disette frappait plus bas dans les vallées. L' « arbre à pain » disent les Lozériens au sujet du châtaignier. La formule me plaisait.

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, âge d'or de la castanéiculture cévenole, tout le pays de Villefort vivait, de l'automne à la fin de l'hiver, au rythme des châtaignes. Après la longue récolte arrivait le moment du séchage. Ensuite, les fruits étaient piétinés à l'aide de lourdes chaussures de métal pourvues d'épaisses piques, que l'on appelle des « soles », pour enlever les peaux des fruits. Cette étape qui se faisait souvent en groupe était appelée le « pisado ».

Chaque jeudi, les familles descendaient de leur montagne avec leur cortège de mules et de bêtes pour vendre leur récolte sur le marché de Villefort. Le marché du jeudi matin était un rendez-vous à ne pas manquer depuis qu'en 1511, le roi Louis XII accorda à la commune le droit d'établir son marché le jeudi, ainsi que plusieurs foires à bestiaux dans l'année. Villefort était alors devenue le point de rencontre entre tous et le jeudi, le moment où l'on se retrouvait pour apprendre la naissance de l'un, la mort de l'autre, et surtout celui où on gagnait en quelques heures de quoi faire vivre sa famille pour plusieurs semaines. Les locaux se mêlaient à des commerçants venus de loin parfois, remontant la voie Regordane depuis le port de Saint-Gilles jusqu'en Ile-de-France. Le long de cet axe, les châtaignes étaient troquées contre des tissus, du vin ou des épices, ou revendues par gros sacs. Il faut voir les vieilles photos de la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la place du Bosquet encombrée de milliers de bêtes et les monts de châtaignes négociés par des femmes de tous âges habillées de longues jupes épaisses. Le commerce allait bon train et les dizaines d'aubergistes et de cafetiers de



Jean Bernard, édit. Nimes

8 - VILLEFORT — Le marché aux châtaign

Villefort remplissaient leurs établissements en se frottant les mains.

L'essor du transport ferroviaire a ensuite permis que le destin de la châtaigne cévenole devienne national. Le 12 août 1867 (si tôt !), le premier train de Lozère arrivait en gare de Villefort. Ainsi, le commerce allait rapidement se développer jusqu'à Paris, Lyon ou Marseille et même au-delà des frontières du pays, le marché de Villefort devenant l'une des plaques tournantes du commerce de variétés prisées comme les embournières, les aiguillonnes ou la sardonne.

**« Et puis, les gens et de fait les cultivateurs de châtaignes, ont peu à peu déserté les Cévennes »,** a glissé le vieux.

Les Cévennes allaient bientôt se vider de leurs habitants. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, la castanéiculture, comme beaucoup d'autres formes de culture, de commerce et d'artisanat, s'est marginalisée. Dans les châtaigneraies les bouleaux sont arrivés, les chênes et les résineux aussi, occupant progressivement les espaces abandonnés par les Hommes.



*Tu crois que le Pouget a toujours été ainsi, paisible et silencieux ?*

« Et puis,  
les gens ont peu à peu déserté le pays. »

## - Derrière les murs -

L'ancien s'est arraché à ses souvenirs et pesant de tout son poids sur sa canne, s'est levé sans un mot. Je n'ai pas osé lui proposer mon aide. Son orgueil en eût sans doute été heurté. Il a fait quelques pas et puis s'est retourné vers moi.

« Ben alors mon enfant, tu me suis ou tu attends d'avoir les fesses dures comme le schiste ? »

Il a ri de sa blague, dévoilant une dentition éparse. J'ai englouti le reste de mon sandwich et attrapé mon sac par les bretelles pour lui emboîter le pas. Ses jambes étaient usées mais ses pieds avaient l'assurance de celui qui, les yeux fermés, aurait pu dire chaque caillou, chaque aspérité du sol.

« De quand date le village ? », lui demandai-je en chemin.

« Oh il est bien plus vieux que moi ! Du Moyen-Age sans doute... Les premières traces écrites du village remontent à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle. Il appartenait alors aux seigneurs de Tournel de la maison Châteauneuf-Randon. »

Nous avons passé un porche de pierres et franchi le seuil d'une grande bâtisse. Ses murs de pierres étaient incroyablement épais et me donnaient l'impression qu'ils auraient pu résister à la plus violente des tempêtes. Les blocs de granite encadrant les portes et les fenêtres avaient été soigneusement taillés, comme si le propriétaire avait voulu marquer là une forme de richesse, de puissance ou de délicatesse. La grande pièce était fraîche et



sombre, ne laissant filtrer la lumière qu'au travers d'étroites fenêtres. Un moyen, pensai-je, de garder la chaleur à l'intérieur l'hiver, et la fraîcheur l'été. Car les Cévennes sont connues pour leur climat rude, les étés très secs, les froids hivers et les entre-saisons rythmées par les épisodes cévenols qui charrient en quelques heures d'impressionnantes quantités d'eau. Au centre du salon

trônait une immense cheminée. Je me dis alors que - diable d'époque ! - cette place centrale était aujourd'hui réservée à la télévision. Et pourtant, le feu de cheminée qui réchauffe, celui qui réunit la famille le soir et qu'on ne voudrait jamais voir mourir, mériterait encore tous les égards.

**« C'est dans cette maison que je suis né. On l'appelait la Maison Michel. C'est ensuite devenu la Maison de Jules »,** confia-t-il sans émotion particulière alors qu'il débouchonnait une bouteille de vin sans étiquette.

Je l'ai suivi dans un passage qui devait être récent, débouchant dans une maison attenante, encore plus grande. Là, le granite avait été taillé pour laisser courir l'eau depuis l'extérieur. Des abreuvoirs pour les bêtes sans doute. Ce devait donc être une ancienne étable.

**« Pendant les mois les plus froids de l'année, le rez-de-chaussée abritait les brebis ou les chèvres qui réchauffaient les pièces à vie des niveaux supérieurs. Tout petit, je me souviens que nous dormions à l'étage, dans le foin. »**

Mon guide s'immobilisa pour remplir de tabac sa pipe, bougonnant quelque chose d'imperceptible. Il donna un coup d'oeil circulaire à la pièce et fébrile, se mit à fouiller ses placards à

la recherche de quelque trésor perdu. Je l'observais amusée, m'asseyant comme je pouvais sur une chaise instable. Le vin était fruité et très sucré, presque liquoreux. Il sentait la framboise. Tout à coup il a fait volte-face, l'air victorieux, brandissant un vieux classeur en cuir noir. Je n'ai pu étouffer mon rire. Un nuage de poussière l'enveloppait. Il me faisait penser à Einstein et sa folle chevelure. Il feuilleta rapidement les pages :

**« Regarde mon petit, je vais te montrer une copie du premier recensement officiel du Pouget. »**

Son doigt s'est planté sur un document jauni de 1891. J'ai plissé les yeux pour mieux lire : une trentaine d'habitants étaient alors recensés au hameau. Une trentaine ! Les familles Malachane, Michel et Baro représentaient l'essentiel des habitants. On découvrait aussi les noms de Pierre Plantier, « 70 ans, cultivateur » et Auguste Soucher, « 56 ans, berger ». Et puis tout en bas : Emile Reboul, « 12 ans, domestique » ; Camille Mathieu, « 23 ans, cultivateur, domestique » et Louis Chambon, « 16 ans, cultivateur et domestique ». Je m'étonnai :

**« Des domestiques ? »**

Une épaisse volute de fumée s'envola de ses lèvres.

**« Oui, C'était commun à l'époque. Il s'agissait souvent de jeunes hommes des environs employés pour assister les familles dans leurs activités agricoles. »**

J'ai fermé les yeux, essayant d'imaginer le hameau peuplé d'une trentaine d'âmes. J'entrevois les maisons pleines, les jeux de gamins l'été et le ballet nocturne des feux de cheminée. Pas facile de mettre toutes ces images en mouvement ! Je me confiai au vieux, dont je réalisais que j'ignorais toujours le nom.

**« Ohhh mais comme je te disais, ça a fini par changer. Au début du siècle, le pays a commencé à se vider... »**



Ses larges doigts ont fait défiler de nouvelles pages. Recensement de l'année 1911 : 12 personnes au Pouget. Dix ans plus tard, ils n'étaient plus que six. La chute démographique s'emballait. En bas de la page il y avait un commentaire de 1923 du Comte las Casas (sénateur de Lozère de 1903 à 1933) :

« Ce pauvre pays se dépeuple chaque jour davantage. Malgré ses familles nombreuses, sa population diminue toujours. Les jeunes gens ne veulent plus se donner au travail de la terre et s'en viennent à Paris se faire marchands de vin, hôteliers et s'abîmer l'estomac par l'alcool et les maladies des villes. »

A la fin des années 50, alors que le pays cévenol avait perdu les deux tiers de ses habitants, le Pouget était devenu désert. Cette idée me fit un pincement au cœur. Ces murs qui avaient autrefois abrité des familles entières avaient été peu à peu abandonnés, condamnés à l'oubli, dessinant les tristes contours d'un village fantôme. Quelle étrange période cela avait du être pour les autres du pays, ceux qui avaient fait le choix de s'accrocher à leurs terres ! Devant ma mine déconfite, l'Ancien remplit nos verres vides et glissa d'un air malicieux :

« Ah mais petite, ce n'était que la fin d'un chapitre ! Quand je suis revenu de mes études au milieu des années 60, moi qui avais toujours su qu'un jour je reviendrais, une nouvelle page de l'histoire venait de commencer. Et non des moindres ! Le Pouget était en train de changer de visage. »



Familles de Harkis du Pouget - 1968 Photographies de Louis-Philibert De Lescure.

## - Les Harkis -

**T**out à son récit, mon acolyte avait fait un feu pour réchauffer la pièce. La lumière s'atténuait au dehors. Trois heures s'étaient écoulées sans que je les voie filer. Nous avons fini la bouteille en mastiquant des bouts de viande séchée, et je commençais à sentir mes joues se teinter de rose. J'ai étouffé un bâillement, pensant à la tente qui m'attendait au fond du sac et qu'il me faudrait bientôt dresser quelque part, si par chance je trouvais un coin plat pour y passer la nuit. Mon hôte dut lire dans mes pensées car il me proposa de dormir sous son toit, dans une chambre à l'étage. J'hésitai. Ce n'était pas le genre d'offre que ma mère m'avait appris à accepter. Mais ce vieux m'inspirait confiance, et je compris que ma présence lui était providentielle, comme une rare occasion de délier sa mémoire qui devait sans doute rouiller trop vite à son goût. J'acceptai l'offre, empoignant d'une main mon barda, de l'autre un petit livre qu'il me tendit en guise de bonne nuit :

**« La suite de l'histoire, tu la trouveras dedans. »**

J'ai enlevé mes chaussures trop serrées, déroulé mon duvet, vérifié les piles de ma lampe, chargé mon téléphone et me suis assoupie une heure, peut-être deux. Ouvrant un œil, je me suis relevée pour regarder au-dehors. Le ciel étoilé était d'une beauté inouïe. J'ai sorti mon petit carnet de route. Il y avait tant à écrire sur cette première journée en solitaire ! Les mots en moi se bouscuaient, les images aussi. Je commençais à mieux cerner l'endroit où j'avais atterri. Et je m'y sentais bien. Comme si ma présence ici n'était pas le fruit du hasard. Où se trouvaient mes compagnons de route à l'heure qu'il était ? Pas très loin sans doute, recroquevillés sous leur tente, ignorant ciel et étoiles, ronflant déjà peut-être ? J'aurai tant de choses à leur raconter !

Mon esprit bouillonnait sans que je puisse griffonner quoi que ce soit. Reposant mon stylo, j'ai saisi le vieil ouvrage qu'Henry - j'avais enfin appris son nom ! - m'avait confié avant d'aller me coucher. La couverture n'était pas très sexy. Un photo en noir et blanc, des hommes du désert sans doute, et un titre, noir et sang : « Pour l'honneur... avec les harkis ». Il était signé par le Général François Meyer. Du ragot militaire, pensai-je dans un soupir. Rien de bien excitant. Allez, juste quelques lignes avant de m'endormir...

### **Algérie, fin des années 50.**

La France du Général De Gaulle multiplie les fronts pour contenir la poussée indépendantiste. En Algérie, elle enrôle des locaux à tour de bras, parmi lesquels ceux que l'on appellera plus tard les harkis. En mars 62, les accords d'Evian sont finalement signés. De Gaulle concède à l'Algérie une indépendance devenue incontournable. Avant d'ordonner à ses troupes de quitter le pays, il s'est adressé aux soldats algériens ayant combattu aux côtés de la France, leur promettant reconnaissance et surtout protection contre la vengeance des nouveaux leaders du pays. Mais l'été 1962 est particulièrement sanglant. Les exécutions commises par les soldats du Front de Libération Nationale (FLN) se multiplient tandis que la France rechigne à ouvrir ses frontières aux soldats et à leurs familles. Le général François Meyer raconte : « *Cet abandon de la France a coûté la mort à de nombreuses personnes, parmi lesquels certains étaient devenus de vrais amis. Personne à Paris ne semblait décidé à faire un geste. Comment aurais-je pu rester là sans rien faire ?* » Décidé à agir et oubliant la discipline pour un temps, Meyer fait embarquer une partie de ses anciens compagnons d'armes dans un bateau direction Marseille. D'autres suivront, les familles s'établissant dans des camps de fortune dans le Larzac ou à Rivesaltes.

Révolté par la précarité qui est promise à ces familles en France, François Meyer sillonne le pays à la recherche d'une terre qui saura les accueillir à la hauteur de leur engagement et de leurs sacrifices. Il faut un endroit sûr, avec des logements disponibles rapidement, et du travail. Pour cela, il fera le choix de la Lozère.

Soutenu par des élus locaux parmi lesquels les maires de Villefort et de Pourcharesses (MM Almeyras et De Lescure), le général Meyer envisage de loger des familles dans les logements inoccupés de La Pie, du Roure et tiens !... du Pouget.

Au milieu de l'été 1962, les premières familles arrivent en gare de Villefort. Jean de Lescure se souvient de cet arrivage incongru d'étrangers, une cinquantaine d'hommes, de femmes et d'enfants bizarrement habillés, « *l'air apeurés* ». Tous partent à six kilomètres de là s'installer au Pouget. Ils seront bientôt rejoints par dix nouvelles personnes, puis soixante à l'automne. Au début de l'année 1963, le hameau est passé d'un village en sommeil à un lieu de repli pour près de 130 réfugiés algériens.

La plupart des hommes sont employés par les Eaux & Forêts. Ils réparent des routes, des ponts, reboisent les environs. Plusieurs chefs de famille sont également mobilisés pour l'énorme chantier du barrage du lac de Villefort débuté à la fin des années 50. Les femmes elles, assurent le quotidien, s'occupent des enfants, plantent quelques légumes, tissent la laine de mouton. Des infirmières et des assistantes sociales leur rendent visite.

**« L'hiver, je devais faire cinq kilomètres à pied dans la montagne pour atteindre le hameau »**, raconte Anne de La Rue du Can. Quand les températures baissent, la vie au Pouget devient rude. Les anciennes granges et bâtiments agricoles isolent à peine du froid.

**« On avait aménagé des cloisons à la va-vite mais les conditions de vie restaient difficiles »**, se souvient Bernard Garrigues, exploitant agricole du Roure.

Pour atténuer le froid, les nouveaux habitants dressent d'épais tissus sur les murs et au travers des pièces. Ils réveillent les antiques cheminées. Il leur faut constamment du bois pour se chauffer. Quand les réserves de bois ont été épuisées, des bouts de charpente y passent. Les parents d'Abbès Amara ont séjourné pendant plusieurs années au Pouget. Une

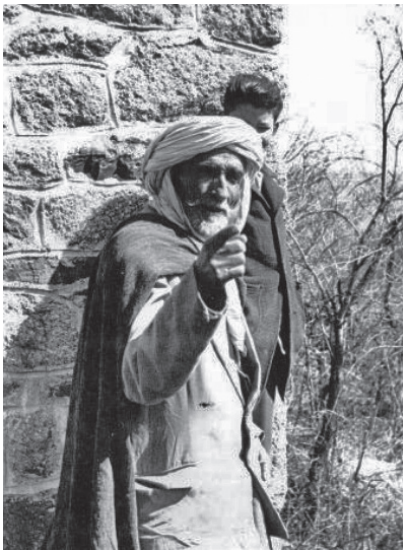
expérience particulièrement difficile qui ne lui a été racontée que par bribes bien des années plus tard. Il confie :

« Ma maman n'a jamais voulu me parler de cette époque. Mais j'ai appris plus tard qu'elle avait pleuré la mort d'un de mes frères à peine né, et mort de froid. Cela a bien évidemment laissé des traces. »



Familles de Harkis du Pouget. - 1968 Photographies de Louis-Philibert De Lescure.









## - Construction européenne -

**D**es rires étouffés, l'odeur du café qui chatouille mes narines. J'ouvre un œil. Je ne reconnais pas ce plafond, ces poutres en châtaignier. Mon esprit est vaseux. Où suis-je ? Petit coup d'œil circulaire. Mes affaires. Le Pouget. Henry. L'Algérie. La brume de mon esprit se dissipe. Mais ces voix, qui est-ce ? J'enfile un pull et des chaussettes et descends l'escalier. Henry est assis dos à moi, habillé comme hier, épluchant des carottes. Face à lui un grand bonhomme du même âge que lui sans doute, le crâne tout à fait nu, s'agite. Une vive énergie se dégage de lui. Il fait de grands gestes en racontant des histoires. Sa voix chante presque. Quand il s'interrompt enfin, les deux rient comme deux adolescents. J'en profite pour avancer vers eux. L'inconnu lève son regard sur moi et se fige.

« Oups Henry, on dirait qu'on a réveillé ton invitée... », glisse-t-il.

« Alors bien dormi petite ? », demande Henry en tournoyant sur lui-même.

« Prends donc une chaise et viens t'asseoir avec nous. Je ne pouvais pas te laisser partir sans que tu rencontres mon ami. Lui aussi a des choses à te dire. »

L'autre me tend une chaise en me servant un bol de café et une part de moelleux à la châtaigne. Il s'appelle Pierre Redouté et me lance :

« Alors il paraît que tu t'intéresses au Pouget ? La curiosité est un bien joli défaut. »

Tout à mon engouement du divin gâteau, je me raconte brièvement et lui parle de tout ce

que j'ai découvert la veille. Les familles, la châtaigne, l'exode, les harkis.

« Oui, ces lieux ont connu une histoire tumultueuse et passionnante, hein Henry ? », fit-il d'un hochement de tête.

« Mais il en manque une partie. La plus heureuse peut-être. Celle qui durerait des décennies, et qui commença un jour d'avril 1965. »

Printemps 1965. Doucement, le jour se retire. Le vent souffle entre les travées vides du village. Rien ne bruisse, jusqu'à ce que le bruit d'un moteur ne se fasse entendre. Un vieux combi Volkswagen arrive, brinquebalant, par le seul chemin d'accès du Pouget. S'en extirpe une joyeuse bande de jeunes. Ces étudiants de l'Ecole Européenne de Bruxelles sont complètement perdus. Ils cherchent le hameau du Montat. Deux jeunes hommes, l'un à l'allure sportive, l'autre à lunettes et au crâne dégarni, les accompagnent. Ils s'appellent Pierre Redouté et Pierre Van Stappen. Tant pis pour cette erreur d'aiguillage se disent-ils, la bande dormira là cette nuit et reprendra la route à l'aube.

A leur réveil, la lumière inonde le village et la montagne alentour. Les deux Pierre tombent sous le charme de ce hameau du bout du monde et de cette nature sauvage. Ils sentent bien qu'ils viennent, par le plus grand des hasards, de trouver ce qu'ils cherchaient avidement : un endroit du Sud de la France qui se meurt, un lieu capable de donner envie à leurs élèves de se réunir l'été pour travailler ensemble, vivre ensemble et surtout, reconstruire. Un projet de néo-bâisseurs en quelque sorte. Mais ils ignorent que vient à peine de démarrer une aventure de plusieurs années qui verra se succéder au Pouget des milliers de jeunes, des Belges, des Français, des Italiens, des Allemands, des Néerlandais, des Luxembourgeois. Des zozos venus de partout en Europe, rejoignant plusieurs fois l'an ce recoin des Cévennes pour y déverser leur folle énergie. Des hordes d'étudiants qui grandiront ensemble, rêveront ensemble, sueront ensemble, puis passeront le flambeau à leur cadet, pour offrir au Pouget une bien belle revanche sur le temps qui passe.

1967, 1968, 1969. Alors que les séjours se succèdent, les murs du hameau se redressent.

Pierre Redouté se souvient :

« Nous n'avions pas beaucoup d'outillage. Des brouettes, des pelles. Mais tellement d'énergie ! Certains artisans locaux nous aidaient car il faut le dire, nous n'y connaissions rien ! Ce furent les plus belles années de notre vie. Nous formions des tablées de soixante où on parlait en français, allemand. Le jour nous travaillions ou marchions, le soir nous faisons des veillées à chanter, rire, nous déguiser. »

Je l'écoute sans rien dire, fascinée. Lui ne me voit plus. Son esprit a remonté le temps. Il se ressert une tasse distraitement, en renverse un peu à côté - ce qui fait grogner Henry - et poursuit d'une voix lointaine :

« Au Pouget, nous étions loin de tout et finalement si proches de nous-mêmes. »

En 1970, les deux Pierre estiment qu'une partie de leur mission est achevée. Des maisons telles que « la Maison de Jules », « la Maison des Pierre » où ils dormaient toujours, « Chez Sardo » ou encore « la Conciergerie » ont été complètement retapées. Ils choisissent de s'investir dans un hameau voisin et plus isolé encore, la Viale. Ils passent le relais à Richard Drapperi puis plus tard à Martine Valette et Hans Kievits qui continueront des années durant à faire venir au Pouget des jeunes de tous horizons, été comme hiver. Jusqu'à ce qu'au milieu des années 80, l'élan ne s'essouffle quelque peu, marquant la fin progressive d'une époque heureuse dont le plus bel ouvrage aura été de permettre au Pouget d'échapper à la ruine.



Le Pouget et ses ruines dans les années 70.







Quelques jeunes de l'Ecole européenne de Bruxelles.





Transmission de savoirs entre les artisans locaux et les jeunes recrues.

## - Aujourd'hui -

Quarante ans que je n'étais pas retournée au Pouget. Quarante ans que je portais dans le cœur le souvenir de cette lointaine escapade. Avec le temps, les images étaient devenues floues, le contour des visages aussi. Les paroles étaient moins claires. J'ai eu peur d'oublier. Alors, quand le tourbillon de ma vie s'est enfin calmé, j'ai décidé de prendre mon courage à deux mains et de revenir sur mes pas. Juste pour vérifier que tout cela n'avait pas été qu'un rêve.

Peu rancunier de ma longue absence, le Pouget s'offrait à moi, semblable à ce qu'il avait été autrefois. L'odeur du soleil dans les pierres, les bruissements de la nature, la lumière... rien n'avait changé, ou à peine. J'avançai d'un pas lent, me projetant l'image de la jeune fille que j'avais été il y a si longtemps, me dirigeant sans y penser vers ce petit bout de bassin d'eau fraîche où tout, vraiment, avait commencé. J'avais espéré me retrouver seule pour pouvoir me plonger tout à fait dans ma mémoire. Une fois de plus, une présence bouscula mes plans.

Un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, portant des lunettes et un large bleu de travail, trifouillait le moteur de sa tractopelle. Il s'appelait Bill, était Anglais. Il s'interrompit en me voyant approcher. Je lui expliquai le pourquoi de ma présence et le lien fort que j'avais gardé avec le village. Lui en échange, me fit défiler l'histoire et les personnages de ces vingt dernières années. D'abord des groupes de thérapeutes, des Allemands surtout, dont un certain Heinrich Breuer particulièrement attaché aux lieux, qui continuait d'y faire des stages et autres formations. Puis un couple, les Lapostolle, gardiens solitaires mais ô combien précieux qui vécurent près de 35 ans, seuls, au Pouget. Enfin me confia Bill, il y avait ce couple qui, depuis plusieurs années, avait quitté son ancienne vie dans le Nord pour y lancer une activité maraîchère. Un projet ambitieux, multi-tâches, qui leur avait fait débroussailler les abords du hameau, redessiner d'anciens sentiers, redresser des murets de pierres, créer de nouvelles terrasses. A force de persévérance, les ruines avaient repris vie les unes après les autres, les châtaigneraies s'étaient redessi-



nées, un troupeau de brebis était même sur le point d'arriver. Ces deux-là avaient découvert le Pouget durant leurs jeunes années puis étaient revenus d'été en été avant de se décider, bien des années plus tard, à réellement s'y installer. Le travail qu'ils avaient alors engagé, ils le savaient, servirait surtout aux prochains habitants qui décideraient d'y vivre et d'y travailler. Ainsi, l'isolement que certains avaient fui au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, eux l'avaient adopté. C'était le prix à payer pour trouver la paix.

Le témoignage de Bill me fit chaud au cœur. Ainsi le Pouget avait-il gardé sa capacité à enchainer les Hommes. La solitude, les incessants travaux, et ce je ne sais quoi de folie qu'il faut pour tout quitter, étaient nécessaires pour pouvoir pleinement jouir de la beauté des lieux. Une beauté rude, sauvage, sans nuances. « *S'éloigner des autres pour se rapprocher de soi* », disait Pierre Redouté. Ainsi le charme du Pouget continuait d'opérer. L'histoire continuerait de s'écrire. A perpétuité.



Le Pouget retrouve petit à petit des couleurs. 2019

## - Merci à -

Nicolas et Sandrine Leconte qui, amoureux de ce hameau, ont planté les germes d'une nouvelle dynamique au Pouget.

Thomas et Sandrine Leleu-Leconte qui nourrissent cette dynamique et ont permis que ce récit prenne corps.

Pierre Redouté pour sa bienveillance et ses souvenirs.

Pierre Van Stappen pour avoir montré le chemin.

Monique et Jules Wery, Albert de Monts, Luigi Parisi, Emile Pire, Richard et Martine Draperi, Hans Kievits et Martine Valette... pour avoir été les pionniers de l'aventure européenne.

François et Hélène Lapostolle pour avoir été l'âme du Pouget pendant de si longues années.

Heinrich Breuer pour continuer de faire du Pouget un lieu vivant et cosmopolite.

Marie Leconte pour son savoir-faire et son soutien.

Aux innombrables bâtisseurs du Pouget, d'hier et d'aujourd'hui...

**À ses nombreux visiteurs.**





Le hameau paraissait désert.  
Silencieux.  
Mais un homme m'attendait,  
tranquille.  
L'histoire pouvait commencer...



5€

[www.lepougetenlozere.com](http://www.lepougetenlozere.com)

Février 2020